

M. Saint-Marc Girardin ne lui a pas fait rendre tout ce qu'elle pouvait donner.

La critique ne mérite point les triomphes qu'elle s'est décernée avec une incontestable générosité. Cette puissance, si fort accrue depuis la révolution littéraire de 1830, a profité habilement des circonstances que les temps lui ont faites : entre l'ancienne école ébranlée et la nouvelle à peine assise, plus de ces gloires incontestables que la durée a rendu saintes. Quel beau moment pour dogmatiser à l'aise et trancher de l'aristarque ! C'est une justice à rendre à la critique qu'elle en a amplement profité, non pour louer et féconder, mais pour blâmer et détruire. Découvrir le beau même altéré par quelques tâches, le populariser en en communiquant l'intelligence au public, c'est là une œuvre plus difficile que de prendre trois phrases dans une grande composition pour les déchiqeter à coups d'épingles ou d'en détacher un sentiment exagéré peut-être pour railler non seulement l'exagération, mais le sentiment lui-même. C'est à cela, cependant, que s'est borné le rôle de la critique : accueillant tout ce que le présent produisait avec un magnifique dédain, elle a passé son temps à écrire des épitaphes et à élever des tombeaux, sur lesquels elle mettait sa statue. Du reste, ne se faisant pas faute de réhabiliter le lendemain l'œuvre proscrite la veille, s'il en était besoin pour écraser l'œuvre du jour.

Enfin, la critique criait si souvent et si fort que le génie avait disparu, elle s'affligeait si bruyamment sur les avortements littéraires de chaque jour, que le public, pour qui l'effronterie remplace souvent la science, s'y est laissé prendre ; il a cru que ces juges altiers avaient une loi au nom de laquelle ils jugeaient, ces maîtres de l'art un type parfait auquel ils comparaient les productions infailliblement condamnées, et il s'est mis, de bonne foi, à les prier de révéler ce mystérieux idéal qui leur sert de guide. — Les ennemis de la